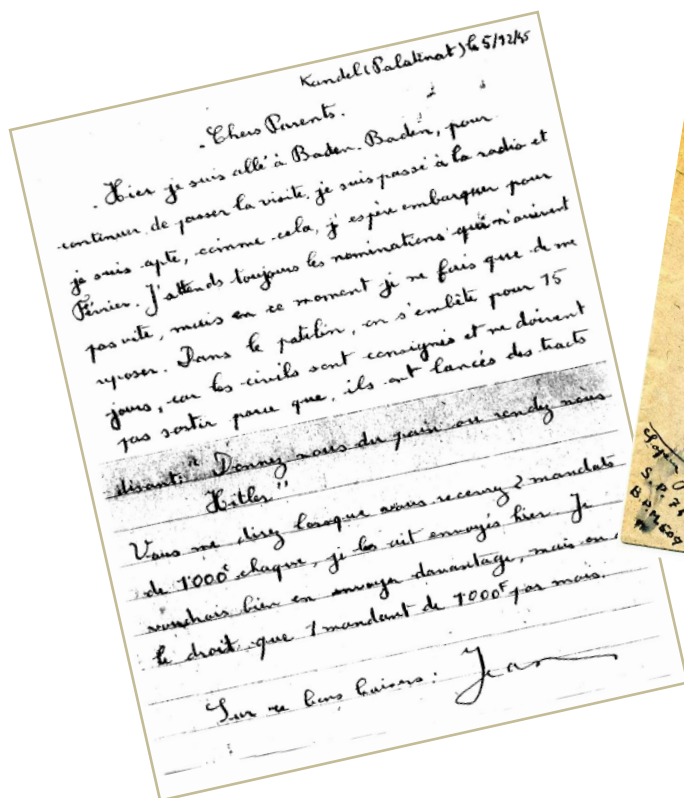


Kandel 1945 : une lettre, une histoire¹

Gérard FORCHE



Une lettre de décembre 1945

De tout temps je me suis intéressé au courrier, et ceci d'autant plus, s'il a trait à l'histoire. Voilà donc une lettre apparemment bien ordinaire qui attire mon attention en fouillant dans une boîte lors d'une bourse de collectionneurs. Pas de timbre, mais l'indication F.M. me signale un courrier militaire (F.M. = Franchise Militaire), ce que confirme d'ailleurs le cachet Poste aux armées. La date, 6 décembre 1945, n'est pas anodine. L'expéditeur, le sapeur Jean Thiébaud, est un soldat français du génie, son adresse postale S. P. (Secteur Postal) 74 422 ne me dit rien, mais l'indication complémentaire BPM 507 (Bureau Postal Militaire) me rappelle que ce numéro a été attribué à cette époque à Baden-Baden, futur Quartier Général des FFA (Forces Françaises en Allemagne). C'est donc un courrier, provenant des troupes d'occupation françaises en Allemagne dans l'immédiat après guerre, qui est adressé à Nancy en Meurthe-et-Moselle.

Et là, coup de chance, l'enveloppe contient une lettre qui présente un intérêt certain dans plusieurs domaines. Ce message rédigé à Kandel, petite ville du Palatinat, est envoyé aux parents. Il évoque le quotidien récent du soldat qui a passé une visite médicale et une radiographie à Baden-Baden, il espère s'embarquer bientôt. A l'époque la France

renforce ses troupes en Indochine pour réaffirmer sa présence dans la colonie de l'Asie du Sud-est dont le nord est encore occupé par des troupes chinoises. Après l'occupation japonaise, la volonté d'indépendance de Hô Chi Minh et des communistes entraînera la France dans une guerre coloniale qui durera de 1946 à 1954 et s'achèvera par la défaite de Diên Biên Phu.

Le militaire n'est pas surmené, « je ne fais que me reposer ». Il s'ennuie plutôt : « Dans le patelin on s'embête pour 15 jours, car les civils sont consignés et ne doivent pas sortir parce qu'ils ont lancé des tracts disant : « Donnez-nous du pain ou rendez-nous Hitler ».

Les alliés s'approchent de la frontière

Comment les habitants de Kandel en sont-ils arrivés à cette extrémité en décembre 1945 ? C'est que depuis un an, ils en ont vu de toutes les couleurs. Le sud du Palatinat est menacé depuis 1944. Souvent les gens fuient les zones de combat, quand ils n'ont pas été réquisitionnés pour creuser des fossés antichars, des tranchées pour des positions de repli ou encore établir des lignes de résistance. L'humour noir faisait dire „*Kennen Sie den Unterschied zwischen einem Wurstzipfel und einem Panzergraben? - Es gibt keinen. Beide Sind für die Katz*”. Le jeu de mots amusant est difficile à rendre, mais on peut le traduire ainsi : « Quelle est la différence entre le bout d'un saucisson et un barrage antichar ? Aucune, tous deux ne servent à rien. » La population civile bénéficie encore d'un sursis, le danger s'éloigne à nouveau lors de l'offensive Nordwind en janvier 1945.

¹ Article paru dans la revue « l'Outre-Forêt » N° 154 sous le titre : Une lettre, une histoire.

Américains et Français s'emparent du Palatinat



Kandel en 1945 : des véhicules militaires français et une Peugeot passent dans une rue bordée de ruines.

Kandel en 1945 : une traction avant française circule dans la rue principale dont les maisons ont été détruites par le bombardement du 19.12.1944.

En mars, ce sont les Français et les Américains qui pénètrent dans le Sud du Palatinat. Ces derniers déclencheront leur offensive sur un front très large. Les attaques terrestres sont précédées par des bombardements massifs de l'aviation américaine, puis par des tirs de l'artillerie. Les chasseurs bombardiers Thunderbolt et Lightning présentent un danger permanent. Les victimes sont nombreuses et les dégâts aux maisons et voies de communication très importants.

Le long du Rhin, les Américains ont laissé le champ libre aux Français. Ce sont essentiellement des troupes d'origine nord-africaine à encadrement métropolitain : la 3^e DIA (Division d'Infanterie Algérienne) et la 2^e DIM (Marocaine) qui interviennent. Kandel tombe aux mains des Français, le 24 mars. Le général De Lattre, à la tête de la 1^{ère} Armée française, y installera son PC (Poste de commandement) pour quelques jours.

Les souffrances des civils

Certains officiers laissent faire leurs hommes. La population civile terrifiée est victime de nombreuses exactions : pillages et viols sont devenus monnaie courante. Heureusement, certains supérieurs français finissent par intervenir pour essayer de rétablir l'ordre. Ceci est d'autant plus difficile que l'insécurité est renforcée par la présence de travailleurs des pays de l'Est recrutés de force par les nazis pendant la guerre et qui profitent à présent d'une liberté fraîchement retrouvée. Comme leur rapatriement ne peut encore se faire, ils quittent les camps, s'égaient dans la nature, volent de la nourriture, voire du bétail, ainsi que des vêtements et des meubles. Des prisonniers russes libérés agissent de même, certains sont armés, le matériel de guerre traîne partout, la violence est devenue le lot quotidien.

L'occupation et ses conséquences

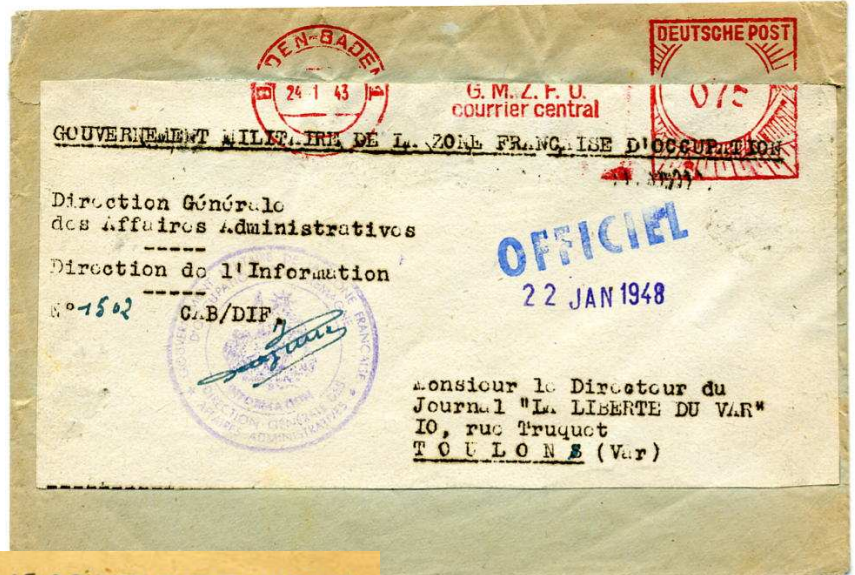
Le rétablissement de l'ordre prend un bon mois, les Français n'ont pas intérêt à ce que la situation leur échappe. Des gendarmes finissent par intervenir de façon efficace. L'autorité militaire française met en place de nouveaux *Bürgermeister* et des *Landreite* (sortes de sous-préfets) qui sont tenus de servir d'intermédiaires entre le pouvoir des occupants et le peuple allemand. Les ordres doivent être exécutés sous peine de sanctions. Les nazis disparaissent de l'administration locale, certains sont internés au *Fortkaserne* à Landau. Un moment, il est question d'évacuer une zone de cinq kilomètres le long de la frontière française, cela se fera partiellement, mais les habitants pourront revenir au bout de quelques semaines. Souvent, ils retrouveront leurs maisons pillées, parfois incendiées.

Vers la fin de la guerre, malgré les circonstances, l'administration allemande avait encore pu assurer à peu près correctement le ravitaillement en nourriture. Mais par la suite, les combats et les désordres du début de l'occupation aggravent la situation. L'approvisionnement en eau et en nourriture est devenu plus difficile. Beaucoup d'agriculteurs ont perdu une partie de leur bétail ; les logements, quant à eux, sont souvent dévastés.

Une fois la guerre terminée et un semblant d'ordre rétabli, il faut songer à remettre l'agriculture en route. Mais les choses ne sont pas aussi simples qu'on pourrait le croire. Les terres cultivables ont beaucoup souffert. De nombreuses mines n'ont pas encore été enlevées et les débris des bunkers et des barrages antichars bétonnés que les militaires font sauter jonchent les champs. La vie de tous les jours est bien compliquée. Comble de malheur, les appareils radio sont réquisitionnés, ainsi qu'une bicyclette sur deux. Finalement, on donnera à certains bien, c'est probablement que l'administration civils un papier officiel interdisant de confisquer leur militaire avait besoin de leurs services.



Insigne des FFA

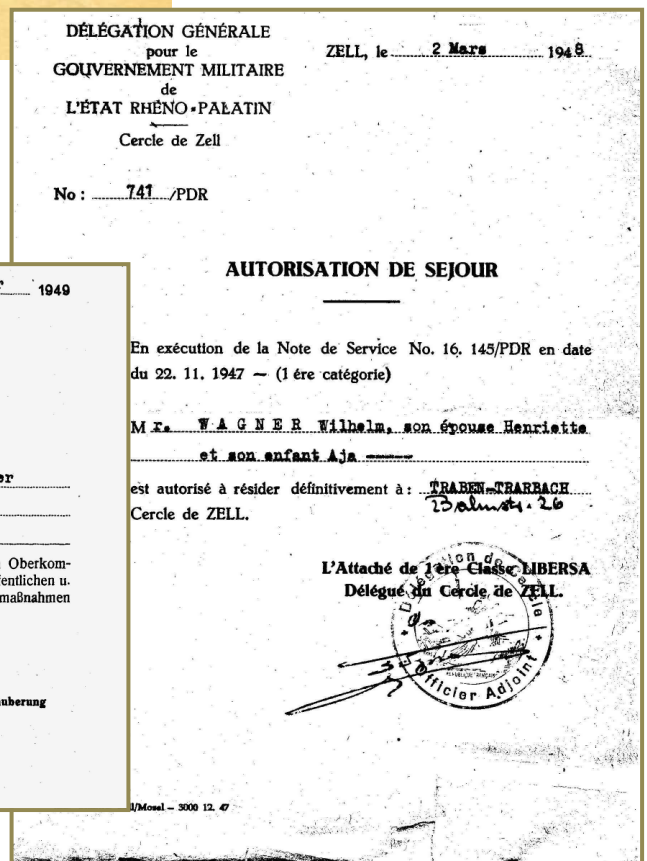
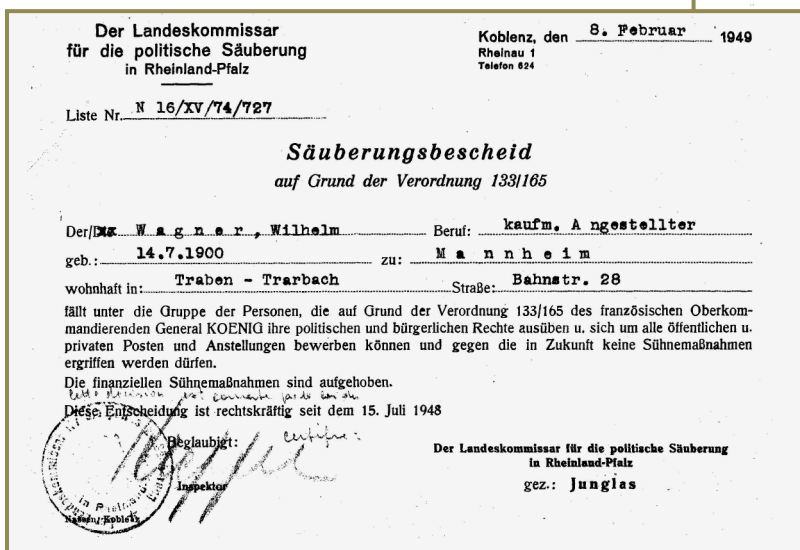


Réutilisation d'une enveloppe par le gouvernement militaire de la zone française d'occupation (nouveau recto collé sur une enveloppe ayant déjà servi). Affranchissement mécanique avec erreur de date 24.1.1943 !!!

Enveloppe à en-tête de l'administration militaire française

Autorisation de séjour définitif accordé après dénazification en 1948

Certificat de dénazification. La personne citée est autorisée à exercer ses droits civiques et peut prétendre à des professions privées ou publiques. Elle ne peut plus être astreinte à payer des amendes en échange de sa réhabilitation.



Les postes de commandement français s'installent un peu partout et hissent fièrement le drapeau tricolore. Les Allemands qui passent devant sont obligés de se découvrir ; ils y remédient en faisant un détour ou en évitant de porter un couvre-chef. On exige des civils d'être, au besoin, en mesure de présenter une pièce d'identité. Le couvre-feu doit être respecté, les sorties sont limitées à un horaire très strict.

Le pillage économique

Au moment de la capitulation allemande, la majorité du Palatinat se trouve aux mains des Américains. Après la signature d'accords entre les alliés, la France obtient des zones d'occupation dont le Palatinat qui change ainsi d'occupants (juillet 1945).

La situation empire dans le courant de l'année. Les Français déclenchent l'opération « Démontage » qui touche des ateliers et des usines. Où trouver du travail dans ces conditions ? Avec les livraisons obligatoires de produits agricoles tels que céréales, lait, pommes de terre, bétail, vin, la population se trouve plus démunie que jamais. On court à la catastrophe. Les gens se mettent à manger des pommes de terre prévues pour la plantation. Mais le plus dur reste à venir. L'hiver 1946/1947 sera encore plus terrible. Les Français ferment hermétiquement leur zone d'occupation vers la zone américaine et le nord de l'Alsace. L'évêché de Spire et les autorités religieuses protestantes ne peuvent plus venir en aide aux paroisses du sud du Palatinat. La zone française doit se suffire à elle-même, alors

que les transports laissent à désirer, les lignes de chemin de fer à deux voies sont ramenées à une seule, la navigation sur le Rhin ne reprendra qu'à l'automne.

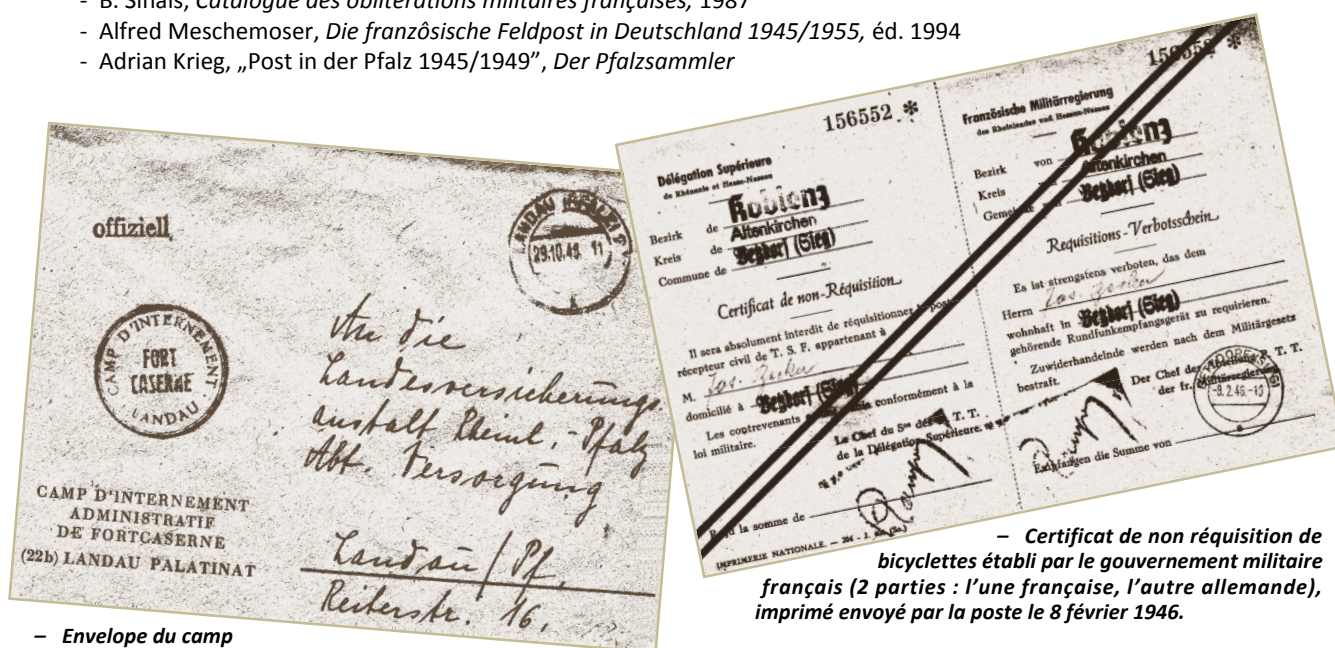
La détresse morale

On comprend que la population du Palatinat ait été exaspérée. Il faut essayer de survivre au jour le jour. Nombreuses sont les familles qui attendent du courrier de leurs proches alors que la poste fonctionne mal ou pas du tout. A partir de septembre 1945, le courrier civil est à nouveau autorisé à l'intérieur du Palatinat, puis en octobre entre toutes les zones françaises ; pour l'étranger il faudra attendre six mois de plus. Le retour des prisonniers s'éternise ; là aussi les nouvelles sont rares, surtout celles des prisonniers aux mains des Russes. Les prisonniers allemands en France ont droit au courrier à partir d'octobre 1945, ceux des autres alliés occidentaux trois mois plus tard.

Ce contexte peut expliquer la diffusion des tracts dont parle cette lettre de décembre 1945. C'était l'Allemagne de l'année zéro (*Deutschland im Jahre Null*) avec son cortège de malheurs : la faim, le désordre, les destructions, l'occupation. En Palatinat, on ne pensait sûrement pas que les Français étaient, eux aussi, rationnés. Ils ne l'étaient certes pas autant, car dès le début ils pouvaient compter sur une aide alimentaire américaine.

Sources :

- Johannes Nosbüsch, *Damit es nicht vergessen wird*, Pffilzische Verlaganstalt, Landau, 1982
- Photos de Kandel : Helmut Poss et Friedrich Pausch
- Courrier, documents militaires et administratifs de la zone d'occupation française en Allemagne : collection privée
- B. Sinais, *Catalogue des oblitérations militaires françaises*, 1987
- Alfred Meschmoser, *Die französische Feldpost in Deutschland 1945/1955*, éd. 1994
- Adrian Krieg, „Post in der Pfalz 1945/1949“, *Der Pfalzsammler*



– Enveloppe du camp d'internement de fort caserne. Cachet administratif du camp. Cachet postal de Landau

– Certificat de non réquisition de bicyclettes établi par le gouvernement militaire français (2 parties : l'une française, l'autre allemande), imprimé envoyé par la poste le 8 février 1946.

Le dernier cuirassier de Reichshoffen

Jean-François Kraft

Le Journal « L'Illustration » daté du 14 novembre 1942 rapporte la remise de la Légion d'Honneur à Monsieur Anthelme Lebrun âgé de 98 ans, dernier survivant des 8^{ème} et 9^{ème} régiments de cuirassiers qui avaient effectué la charge du 6 avril 1870 entre Elsasshausen et Morsbronn.

d'obus dans la jambe gauche. J'ai alors crié à mon lieutenant, qui n'était pas loin de moi, penché sur le col de sa bête : « J'ai la jambe cassée, mais je vais essayer de prendre un autre cheval ; » Il n'en manquait pas qui avaient chargé seuls, leur cavalier, blessé ou tué, ayant été désarçonné. Mon lieutenant ne me répondit pas ! Cela m'a fâché, car d'habitude il était gentil



A cette occasion, le journaliste Jean Clair-Guyot le rencontre avec sa famille à Saint-Romain des Iles en Saône et Loire, où il habite.

On dispose donc d'un récit direct de la bataille, qui mérite d'être rapporté.

« Je lui demande quelques souvenirs de la charge épique :

- En arrivant dans le village, mon cheval, blessé à la fesse gauche, perdait son sang et fléchissait. J'avais moi-même reçu un éclat

avec nous. Bien vite j'ai compris pourquoi il était resté muet : il était mort !... En passant la jambe droite par-dessus le harnachement, j'ai réussi à mettre pied à terre. Je constatais alors que je n'avais pas la jambe cassée et je réussis à prendre un cheval par la bride. Mais le sacré carcan, effrayé par le crépitement des coups de fusil et les éclatements des obus, tournait sur place au milieu du désarroi, alors que j'étais gêné par ma blessure. Un camarade me prêta la main et, comme j'avais réussi à me remettre en

selle, me cria quelques mots dans le tumulte. Je compris seulement « charrette ». Tiens, pensais-je, il n'est pas gentil ; il se moque de moi ; il m'appelle charrette parce que je n'ai pas réussi remonter seul à cheval ! Ce n'était pas ça. Il voulait dire qu'un peu plus loin, dans le village, il y avait une redoutable barrière faite avec des charrettes et farouchement défendue. C'est là qu'aussitôt après j'ai reçu ma seconde blessure : une balle qui me donna un choc terrible, comme un coup de barre de fer sur le coté droit de la tête, et m'emporta le bout de l'oreille... A la nuit tombante les Allemands m'ont ramassé et transporté jusqu'à l'ambulance installée dans l'école de Woerth. Là j'ai annoncé à un major allemand que j'avais une balle dans la tête. « Si c'était vrai, tu serais mort », me répondit-il. Cela m'a rassuré... Mais ensuite j'ai failli être tué d'une étrange façon après le combat. Une fois pansé, j'avais voulu retrouver Chevalier, mon meilleur camarade, Chevalier, que j'avais vu tomber blessé. Je le découvris dans l'église, qui était pleine d'éclopés. Voilà-t-il pas qu'à ce moment un fantassin français qui délirait tenta d'abattre d'un coup de revolver le major allemand qui se penchait sur lui. Dame, en voyant ça les soldats allemands s'agitèrent et firent mine de massacrer les Français qui se trouvaient là. Heureusement leurs officiers réussirent à les apaiser.

Plus tard j'ai été soigné chez un boucher de Woerth. Ah ! je me souviens qu'il avait une bien jolie fille. Après j'ai été emmené en captivité à Thorn en Pologne. Nous n'étions pas malheureux. Les colis que nous recevions, nous les mettions en commun. On s'entendait bien. En juillet 1871, je suis revenu en France. »

Tandis que l'évocation de poursuivait Mme Simonet était allée chercher le livret militaire d'Anthelme Lebrun et le certificat de son congé de réforme.

J'ai lu sur le livret : Anthelme Lebrun, né le 4 novembre 1844, à Belley-Corron (Ain), a été incorporé au 8^{ème} régiment de cuirassiers le 11 février 1866, « en remplacement ». Le signalement de la recrue indique : taille, 1 m 82 ; nez gros ; bouche, grande ; menton à fossette ; cicatrice au front. Puis, sur une autre page : En France, armée du Rhin, 1870, le 21 juillet. Blessé et fait prisonnier de guerre, le

6 août 1870, à la bataille de Woerth. Rentré en France le 11 juillet 1871. Réformé. Médaille militaire. Le certificat de congé de réforme porte en principal que Lebrun Anthelme, brigadier, natif de Belley-Corron, âgé de 26 ans, est atteint d'un coup de feu à l'oreille droite et d'éclat d'obus à la jambe gauche. A Moulins, le 1^{er} août 1871.

L'histoire de sa famille est hélas bien représentative de l'histoire du 20^{ème} siècle.

Son fils Jean, né à l'Île-Barbe en 1881, grièvement blessé à la guerre en 1915 et décoré de la Médaille militaire, mourut peu après des suites de ses blessures.

Le petit-fils Louis Lebrun mobilisé en 1939 connaît la défaite ; il habitait en 1942 à Lyon avec sa jeune femme et sa fillette Elisabeth, l'arrière-petite-fille d'Anthelme Lebrun.

La conclusion est bien française : « une bouteille de derrière les fagots fut débouchée, une de celles qui lui ont été offertes à l'occasion de sa décoration »



M. Lebrun, avec ses petits-enfants,
M. et M^{me} Louis Lebrun et leur fille.
Au premier plan, Alain Girod, arrière-petit-neveu du cuirassier.
Photographies J. Clair-Guyot,